

UN

Les changements sont toujours inquiétants, pensai-je, même quand ce sont des améliorations. Du seuil de ma chaumière, je regardais la grange de l'autre côté de la cour et du jardin. Mon mari y harnachait notre cheval de labour alezan. *Mon mari. Notre* cheval de labour. Je savourai cette pensée en esprit, un sourire aux lèvres. Inquiétants, oui, mais enthousiasmants aussi, et merveilleux.

La grange n'était pas loin de la maison, mais assez tout de même pour que je ne discerne ni les boucles du harnais ni les fines rides pâles autour des yeux de mon mari, là où son sourire empêchait le soleil de lui brunir la peau. Je voyais néanmoins le cheval tourner l'oreille pour écouter la voix de Daryn, lente et douce. Je voyais le blé d'or des cheveux de Daryn, coupés tout récemment en l'honneur de notre mariage.

Nous étions mariés depuis toute une nuit et, même si les fiançailles remontaient aux dernières moissons, je n'arrivais toujours pas à y croire complètement. Je n'avais jamais compté me marier un jour. Le printemps était encore peu avancé, et l'air matinal restait froid. Je resserrai mon châle autour de mes épaules pour me réchauffer.

Daryn fixa les traits bien haut sur la croupière, afin qu'ils ne traînent pas pendant la montée au champ où l'attendaient son frère et mon père pour continuer les labours. Quand il se

hissa sur le dos de l'alezan dans un mouvement fluide, les muscles de son dos jouèrent sous sa chemise de laine.

« Daryn... » appelai-je d'un ton hésitant.

Il me vit sur le seuil de la maison et m'adressa un grand sourire que, fort soulagée, je lui rendis. Lorsqu'il était sorti, je m'affairais à nettoyer les reliefs du petit-déjeuner, en me donnant l'air d'avoir fait ça toute ma vie alors que ç'avait été le domaine de ma mère. À près de trente ans, je n'arrivais pas à faire griller du pain sans le carboniser.

Le ménage m'avait fourni, pour justifier mes joues empourprées, une excuse autre que l'embarras qui m'avait serré la gorge lorsque je m'étais éveillée à côté de mon mari, et que l'incident du pain brûlé avait encore aggravé. Je m'étais attendue à le voir grogner, comme mon père. J'aurais dû savoir depuis le temps que Daryn n'était pas rancunier.

Il fit voler le cheval ; il lui avait appris cette fantaisie durant les longs mois d'hiver, tandis que je le regardais depuis la maison de mes parents. En fermant à demi les paupières, je voyais un guerrier sur sa monture, prêt à partir au combat, au lieu d'un paysan qui s'en allait aux champs. Le cheval renifla et partit au galop jusqu'au porche où je me tenais. Ses lourds sabots martelaient le sol comme ceux des destriers des héros antiques dans les légendes de Mémé.

Daryn était assez beau pour être un héros, peut-être un prince ou un seigneur égaré parmi nous. Son œil perdait rarement son éclat malicieux, et il avait toujours l'air chaleureux : deux attributs indispensables à tout héros digne de ce nom. Ses muscles de laboureur n'étaient pas moins impressionnants que ceux d'un soldat, et sans doute plus solides que ceux d'un prince assis sur son trône.

À la vérité, il était plus joli que moi, et près de dix ans plus jeune. À l'automne précédent, quand Père l'avait fait venir chez nous, cette différence d'âge m'avait inquiétée. Je

n'aurais pas dû sous-estimer mon père. Il aurait fallu être idiot pour ne pas apprécier Daryn, et j'espère ne pas être idiot – du moins pas trop souvent.

« Aren, ma belle ? » demanda Daryn. Je m'aperçus qu'il était planté devant moi depuis un moment et que je le regardais fixement, bouche close.

J'essayai de dire quelque chose de léger, de drôle, pour lui faire comprendre que j'étais timide et non taciturne, mais aucune parole ne franchit mes lèvres. Un frisson familier me glaça le ventre. *Pitié, pas maintenant*, songeai-je. Je m'accrochai à son pantalon en quête de chaleur et de normalité, dans l'espoir que la sensation s'évanouirait. Quand je fermai les yeux pour combattre les vertiges, je vis...

... un lis d'hiver, fleur écarlate au calice incliné, bordé de brun, s'agitant doucement au rythme des gouttes qui lui tombaient dessus.

Comme explication à la terreur qui m'étouffait, ça ne valait pas lourd. Avec mes visions, c'était presque toujours le cas. Plus tard, après l'événement contre lequel la *vue* m'avait mise en garde, je pouvais hocher la tête et m'exclamer : *Oh, c'est ce que ça voulait dire !* D'une utilité très relative.

S'il fallait absolument que je sois atteinte de magie, j'aurais préféré avoir par exemple le talent de guérisseuse de Mémé, ou le don de mon frère pour retrouver les choses perdues – d'autant plus que détenir des pouvoirs magiques avait des conséquences létales. Mon frère en était mort lorsque j'avais treize ans.

Il était en ville avec Père pour échanger du lait frais contre un peu de cuir destiné à réparer un harnais ; le mage de sang du baron Morech l'a vu et a prononcé la sentence de mort de mon frère. Quilliar avait quinze ans. On lui a accordé une journée pour décider s'il deviendrait l'apprenti du mage ou s'il préférerait refuser et mourir.

S'il avait choisi de devenir mage de sang, il aurait appris à tuer et à torturer pour accroître son pouvoir. Et il aurait fini par devenir fou, comme tous les mages un jour ou l'autre... certains tout de suite, d'autres après des années d'une lente dégradation.

Il avait choisi la mort, mais pas de la main du mage. Les mages auraient utilisé sa mort, son corps inerte, pour alimenter leurs sortilèges. Mon frère s'est enfoncé dans une tempête de neige vers un refuge où son corps ne serait pas retrouvé avant au moins trois jours : un laps de temps suffisant pour que le mage de sang ne puisse plus se servir de lui.

Je ne pouvais avouer à Daryn que j'avais la *vue*, même si j'avais eu tout l'hiver pour m'y résoudre. La prudence apprise d'une manière si violente n'allait pas m'abandonner au bout de quelques mois de confidences échangées à mesure que l'amour entre nous s'épanouissait. Après une nuit d'union, j'aurais remis ma vie entre ses mains, mais je ne voulais pas risquer de perdre la douceur de son regard sur moi.

Je le regardais dans les yeux sans pouvoir lui dire ce que j'avais *vu*.

« Aren ? » Il commençait à s'inquiéter. « Quelque chose ne va pas ? »

— Non. Non. Sois prudent, c'est tout. » Je lâchai sa jambe de pantalon et reculai. Je serrai les bras autour de moi comme pour empêcher ma bouche de tout lui dire. Je dus batailler avec ma conscience et décidai enfin que si l'événement annoncé était catastrophique, je parlerai à Daryn de mon pouvoir ; ce serait ma punition pour l'égoïsme qui m'empêchait de le lui révéler tout de suite.

Il me sourit sans remarquer l'intensité de ma mise en garde. « J'éviterai de laisser mes pieds traîner sous le soc, et je rentrerai au crépuscule après une journée de labours périlleux en compagnie de Caulem et de ton père. »

La chaleur de son regard empêchait sa réplique d'être condescendante. Il voyait dans mes paroles l'expression de mon intérêt pour lui, peut-être des excuses détournées pour mon attitude du matin – justement ce que j'avais voulu lui dire en le hélant.

Après tout, la *vie* n'était pas infaillible et m'annonçait autant de petites contrariétés que de graves accidents. Peut-être quelqu'un allait-il se tordre la cheville ou se couper sur l'angle d'un rocher. Peut-être allait-il pleuvoir. J'espérais qu'il allait pleuvoir.

Je repoussai mon inquiétude dans un coin de mon esprit et embrassai Daryn qui se penchait vers moi. « Je compte sur toi. »

Je lui tapotai la joue d'une main maternelle, ce qui le fit sourire. Il m'enveloppa d'un regard tendre et tourna la tête pour me mordiller l'index. Je me reculai pour lui dissimuler l'ardeur qui brûlait dans mes yeux. Il glissa sa main dans mes cheveux et m'attira contre lui. Cette fois, son baiser me coupa le souffle et chassa de mon cœur le sombre pressentiment comme s'il n'avait jamais existé.

Le cheval broncha et rompit notre étreinte.

« Tu te fais trop de souci, Aren. » Sa voix me calmait comme elle calmait tous les animaux. « Toi et moi, nous nous en sortirons très bien. »

Il m'embrassa une fois de plus et, avant que j'aie recouvré ma voix, le hongre avait emprunté le chemin qui menait au champ. Daryn savait que je le suivais du regard : il fit reculer sa monture juste avant de disparaître dans la forêt. Le harnais ne facilitait pas la monte, mais Daryn était très à l'aise. Il m'envoya un baiser, puis cheval et cavalier s'enfoncèrent entre les arbres.

Je fermai la porte de la chaumière et regardai autour de moi. Daryn avait construit de ses mains notre petite maison.

Chaque cheville, chaque couche de chaux montrait le soin qu'il y avait apporté. Il y avait une galerie en hauteur pour le lit, et un recoin réservé à la cuisine. J'avais aidé à poncer le plancher – comme tout le monde dans nos deux familles – et j'avais tissé la carpette verte qui recouvrait la trappe du cellier où nous garderions au frais nos provisions pendant l'été. Il n'y avait pas beaucoup de meubles. Daryn m'avait promis qu'il en fabriquerait d'autres au cours de l'hiver. Je promenai une main possessive sur le dossier en bois de la causeuse qui me venait de ma grand-mère.

Tout le village savait que, dans la famille de mon père, on avait la magie dans le sang. Ça n'avait pas empêché ma sœur de se marier. La région n'était pas assez peuplée pour qu'un sang souillé empêche les gens de former des alliances, pas quand la souillure était proprement enterrée une ou deux générations plus tôt. La mort de mon frère avait ravivé la honte ; après cela, aucune famille n'avait voulu de moi.

Si on avait appris que j'avais la magie en moi, on m'aurait tuée. Selon les commandements sacrés du Dieu unique, les magiciens sont l'incarnation du mal et doivent être éliminés ; et, depuis que l'arrière-grand-père du baron Morech s'était converti, tout le monde à Basseau obéissait aux préceptes du Dieu unique. La mise à mort des magiciens était plus populaire que certains autres décrets.

Je faisais encore des cauchemars à propos de la vieille femme que sa famille avait exécutée par écrasement quand j'avais cinq ou six ans. On l'avait allongée sous une porte de grange avant d'empiler des pierres dessus, jusqu'à ce qu'elle soit broyée sous le poids. Je n'avais pas assisté à la scène, mais le tas de pierres était toujours là. Quand je passais devant, j'essayais de ne pas voir les débris de la porte en dessous.

Comme mon frère, je préférais tout de même une telle mort à ce qu'un mage m'infligerait – et ce n'était pas plus

mal, puisqu'on ne m'offrirait pas le choix de devenir apprentie. Tous les mages de sang étaient des hommes.

J'évitais d'aller en ville quand le baron Morech et son mage de sang s'y trouvaient. Heureusement, Basseau n'étant ni le seul ni le plus important de ses fiefs, on ne l'y voyait guère. Cette année, il y avait eu la guerre quelque part, et il n'était pas venu une seule fois.

J'avais supposé qu'après la mort de Quilliar je resterais vieille fille malgré tous mes efforts pour paraître normale, mais en quatorze ans les souvenirs s'étaient estompés. Mon père avait besoin de quelqu'un pour reprendre ses champs. Poul, le mari de ma sœur Ani, n'aurait pas pu travailler davantage de terre. Père était donc parti pour Roquefont, au nord, un village encore plus petit que notre Basseau, et y avait trouvé Daryn et son frère cadet Caulem, dixième et onzième fils d'un fermier qui n'avait qu'une maigre parcelle à diviser entre ses enfants. Caulem et Daryn avaient suivi mon père l'automne précédent pour l'aider à la récolte.

Ni les vieux souvenirs, ni le poids de la *vue* ni la honte tout aussi cuisante d'avoir laissé brûler le pain ce matin ne pouvaient me voler mon bonheur bien longtemps. Le passé n'existait plus : la mort de Quilliar était irrémédiable. À midi, quand j'irais au champ pour apporter le déjeuner des hommes, je dirais à mon père d'être prudent. Maman faisait comme si je n'avais pas la *vue*, mais Père en tiendrait compte. Demain je réussirais mieux les rôties.

Je cherchai du regard quelque chose à faire dans la chaumière, en vain. Nous n'y vivions pas depuis assez longtemps pour avoir rien sali. Mon accès de ménage, tout à l'heure, avait réglé son compte à la vaisselle du matin.

Je sortis le couvre-pieds que je cousais pour le bébé de ma sœur. Après des années de stérilité, Ani attendait la naissance de son premier enfant pour la fin de l'été. À la vitesse où je

cousais, j'aurais sans doute fini pour les douze ans du petit. Malgré cela, le rythme familial de l'aiguille me détendait toujours.

À midi je repliai la couverture et la rangeai en la tapotant doucement. Je souriais. Je n'étais pas une grande couturière, d'accord, mais mon ouvrage prenait très bonne tournure. Maman disait que c'était le modèle le plus simple qu'elle connaissait, et que même moi je n'arriverais pas à le rater. En étirant mes épaules raidies par une matinée de points soigneux, je me dirigeai vers le cellier pour préparer un repas.

Je repoussai la carquette du bout de la chaussure pour ouvrir la trappe. Un jambon salé m'attendait sur une étagère. En tranches fines sur le pain de maman, ça ferait un bon déjeuner.

J'étais sur le premier barreau de l'échelle quand j'ai entendu l'agitation dehors.

Dans un fracas de sabots, un homme criait des phrases indistinctes. Des chevaux, à cette époque de l'année, ça apportait une mauvaise nouvelle. Les bonnes, elles pouvaient attendre qu'on ait fini de semer. Je voulus gagner la porte.

« Va voir dans la grange », grogna quelqu'un. Je ne connaissais pas cette voix, et je trouvais l'accent bizarre. « Ils ont peut-être des chevaux. »

J'étais sur le point d'aller les accueillir, mais ça m'a stoppée net. *Des maraudeurs*. Nous n'avions pas eu affaire à des brigands depuis longtemps. La route Royale passait bien par Basseau, mais nous étions isolés aux confins du monde civilisé.

Le bruit des bottes sur le porche m'arracha à ma passivité stupéfaite. Je tirai la carquette depuis l'intérieur du cellier, la maintenant en place du bout des doigts tandis que je descendais l'échelle. Quand la trappe fut presque refermée, je lâchai

le tissu et rentrai la main. J'espérais qu'ainsi ma cachette échapperait à une fouille superficielle. Il n'y avait ni barre ni verrou pour empêcher les intrus de soulever la trappe.

J'entendis un bruit, sans doute la porte d'entrée qu'on ouvrait à la volée. Dans la grange, Marguerite, notre vache laitière, meuglait de toutes ses forces. Je me tapis dans un coin du cellier obscur, derrière un tonneau de farine. Des bottes résonnaient au-dessus de ma tête. Je ne savais pas combien ils étaient, mais il y en avait plus d'un.

Pensant soudain au grand couteau de boucher posé près du jambon, je sortis de ma cachette pour aller le récupérer. Je regrettais que Quilliar ait refusé de m'apprendre à me battre au couteau quand je le lui avais demandé, mais à l'époque il commençait à prendre très au sérieux les différences entre garçons et filles. Il m'avait dit d'en parler à Père, sachant très bien que j'essuierais un refus.

Des lattes de bois explosèrent et je me jetai au sol, sûre qu'ils avaient fracassé le plancher : on aurait dit qu'ils avaient jeté notre lit à bas de la galerie. Le plancher flambant neuf n'avait pas encore joué; il n'y avait pas de fentes par lesquelles distinguer l'étendue des dégâts, mais eux ne pouvaient pas me voir non plus.

Je les entendis rire et me dépêchai de retourner derrière le tonneau. J'espérais qu'ils ne s'étonneraient pas de ne pas voir de viande dans la maison, sans quoi ils décideraient de chercher nos réserves. Peut-être ne remarqueraient-ils pas que le sol sonnait creux sous leurs pas.

Qui aurait cru que c'était *moi* que la *vue* avait cherché à mettre en garde? C'était la première fois. Lorsque je m'accroupis sur la terre battue, mes os furent gagnés par une sensation qui n'était pas due qu'au froid.

La magie. J'en étais sûre, alors que ça ne m'était encore jamais arrivé. La terre se mit à rougeoier d'une lumière terne

semée de traces dorées. Peu à peu, l'or devint plus vif et le rouge vira au brun.

J'eus d'abord peur que les maraudeurs le remarquent eux aussi, ou qu'ils soient directement responsables de ce phénomène, mais la puissance que cela dégageait chassa bien vite ces hommes de mon esprit.

Le simple contact avec la terre faisait vibrer tout mon corps. Une énergie immense me traversait au point de me couper le souffle. Les mages de sang ressentait-ils cela devant leurs victimes? J'avais toutes les raisons au monde d'être terrifiée, mais la douceur de la magie empêchait la peur de m'atteindre.

Plusieurs épaisseurs rouges recouvraient la lumière scintillante comme un immense tissu qui retenait l'or dissimulé.

Je regardai fixement le sol et compris soudain.

La magie, jadis, n'était pas fille de la douleur et de la mort. Jadis, à une époque si lointaine que les souvenirs n'en subsistaient plus que dans les contes de Mémé, échangés en secret dans les longues nuits d'hiver entre petits magiciens, on tirait de la terre une magie pleine de joie. Mais les mages de sang, pour assurer leur hégémonie, l'avaient entravée jusqu'à ce que nul ne puisse plus recourir au pouvoir du peuple sauvage.

Sous le lourd tissu pourpre, la magie d'or m'appelait et chantait à l'oreille de mon âme. Quelque chose céda : un fil de la trame se défit. Puis un autre.

Couche après couche le rouge se déchirait, libérant une puissance qui me fit décoller. Je lévité à un doigt au-dessus du sol. Les câbles rouge vif se rompaient inexorablement. Chaque fois je sentais la sang-magie me tirer en des parties de moi-même dont j'ignorais l'existence, comme un poil coincé au fond de ma gorge. Ce n'était pas douloureux, mais je le sentais nettement. Chaque nœud de ces câbles me liait à la terre où j'étais née, jusqu'à ce que je *voie*...

... une tour, assombrie par la magie qui l'habitait. Il invoquait la magie liée à la terre. Le pouvoir de cet homme me parvenait comme la chaleur d'une forge. La folie se cachait au cœur du sortilège et lui donnait une force plus grande encore.

Puis la vision s'évanouit, et avec elle les ultimes traces des sortilèges des mages. Comme tous les magiciens de la contrée, je les sentis se dissiper. Un instant, la terre étincela d'une lumière d'or qui remonta le long des murs comme entraînée par des démons puis disparut. J'étais seule, bouleversée, assise en tailleur dans le cellier obscur.

Mes yeux me disaient que la magie n'était plus là, mais, quand je touchai la terre, mon corps fourmillait d'une douceur chaude. Je me sentais propre, sans jamais m'être trouvée sale. En caressant la poussière je sus que l'emprise des mages de sang sur la magie de la terre était réduite à néant.

Un cri ramena mon attention sur les maraudeurs au-dessus. Je les avais oubliés. À présent que la magie ne me protégeait plus, la peur m'envahit. Un instant je crus qu'eux aussi avaient vu la lumière ; je m'attendais à ce qu'ils déboulent en bas pour voir ce qui s'était passé.

Mon cœur battait à se rompre et j'avais le souffle court, mais je compris enfin qu'ils se disputaient un objet. Le miroir d'argent de Mémé, sans doute.

Qu'ils s'en débrouillent. Et qu'ils décampent. Plus ils resteraient longtemps, plus je risquais d'être découverte. Ils étaient là depuis un bon moment déjà ; ils devaient commencer à avoir des fourmis dans les jambes. Les hommes pouvaient revenir des champs d'une minute à l'autre.

Dans le cellier, une grosse marmite tomba à grand bruit. Le vacarme fit taire les maraudeurs.

« Il y a quelque chose en dessous. Ressors et cherche la porte. Dans ce genre de baraque, en général il y a un cellier. On y trouvera peut-être des objets de valeur. »

Je sautai sur mes pieds et courus jusqu'au mur opposé. On n'y voyait rien, mais je ne craignais pas de trébucher sur le sol nu. J'entendis un grand *boum*. Ils avaient renversé les étagères près de la cheminée.

Sans même le voir tomber, je rattrapai le chaudron dans lequel je fabriquais mon savon à l'instant où il glissait de la cheville fixée au mur. Daryn avait bien affirmé qu'elle était trop courte. Il faudrait que je pense à lui dire qu'il avait eu raison. Les hommes aimaient ça, selon maman. Le poids du chaudron me fit tituber, et l'anse retomba violemment sur mon pouce posé au bord, mais je réussis à le retenir sans lâcher mon couteau ni faire le moindre bruit.

Je le posai avec force précautions. Tant que rien d'autre ne tombait, j'étais à peu près en sécurité : les étagères gisaient sur la trappe. Les dégâts que les maraudeurs infligeraient à la maison, nous pourrions les réparer. Ce qu'ils emporteraient, nous pourrions nous en passer.

J'étais émerveillée d'avoir *vu* le chaudron avant qu'il ne tombe. Je n'avais jamais eu de vision aussi nette, et jamais aucune ne m'avait permis d'éviter un désastre. Ça devait être grâce à la rupture des entraves.

Dès ce soir, je parlerais de la *vue* à Daryn. Pas pour me punir, mais parce qu'à présent je pouvais lui dire que ça m'avait sauvée. Si la magie était de nouveau libre, je saurais peut-être me servir de mon petit talent pour nous aider, aider le village, comme Mémé à son époque.

J'avais un grand sourire à l'instant où une autre vision m'envahit.

Daryn retenait les chevaux. Père aidait mon jeune beau-frère, Caulem, à fixer le harnais à la charrue offerte au village par le baron Morech deux ans plus tôt. Père, patient, laissait Caulem trifouiller dans les boucles du harnais double. Roquefont n'utilisait que les vieux modèles pour un seul cheval.

Un bruit attira l'attention de Daryn, qui leva la main pour se protéger les yeux et se tourna vers l'est, vers le soleil. Il se raidit, soudain inquiet, et lança quelques phrases à mon père.

Père lâcha la sangle, qui tomba dans la poussière, et vint se placer à côté de lui.

Après un seul coup d'œil, Père attrapa Caulem par les épaules et lui cria quelque chose tout en le jetant sur le cheval qui n'était pas encore attelé. Il lui fourra les rênes dans les mains. Le garçon lui répondit, tout aussi agité, et sa mâchoire serrée révélait son désaccord. Père enleva son chapeau et l'abattit sur la croupe du cheval, qui partit au galop sur le chemin de chez mes parents.

La piste était large et le cheval en connaissait chaque caillou, chaque ornière. Il fonçait droit vers la ferme. Le maraudeur embusqué dans l'arbre en bordure du champ n'avait que quatre doigts à une main, mais cela ne réduisit en rien la précision de la flèche qui s'enfonça dans la gorge de Caulem.

L'homme sauta de sa branche pour arrêter le cheval, mais la bête était terrifiée par l'odeur du sang. C'était un animal de trait, assez fort pour entraîner le maraudeur agrippé aux rênes comme un fêtu de paille. L'homme tint bon mais finit par perdre l'équilibre; le sabot ferré lui heurta la jambe, et il tomba.

Libéré, le cheval accéléra encore. Les maraudeurs étaient là : il emportait ce message sur son dos rougi par le sang de Caulem.

L'image changea sans prévenir.

Mon père était sur le ventre, une hache plantée dans le dos. Daryn, debout près de lui, se battait. Muni du bâton de marche de Caulem, il frappait de toute la force de ses muscles durcis par le travail. Ses adversaires n'étaient que des formes floues et des éclats d'armes. Un ruisseau de sang coulait sur son visage et dans son cou pour former une large tache rouge sur son épaule.

Son bâton se rompit. Il le jeta au loin et s'avança pour protéger mon père. Il y eut un miroitement métallique, et une épée s'enfonça dans sa gorge.

Un lis d'hiver, bruni par le poids du temps, poussait sur le sol encore intact. Une goutte du sang de Daryn tomba sur les pétales écarlates presque flétris.

La vision m'abandonna. Je restai assise, pétrifiée. Il était trop tard pour faire quoi que ce soit. D'après la position du soleil dans ma vision, Daryn était mort avant que je ne me cache dans le cellier pour échapper à ses assassins. L'horreur me paralysa un instant, puis une rage brûlante m'envahit.

La main crispée sur le couteau de boucher, je courus à l'échelle, montai les trois premiers barreaux et, adossée à la trappe, poussai de tout mon poids, mais elle refusa de bouger. Je passai sur le quatrième et tendis les genoux pour donner de l'épaule contre l'ouverture. Les étagères étaient trop lourdes pour moi. Hurlant de fureur, je me mis à tambouriner à grands coups de poing contre l'obstacle qui m'empêchait d'attaquer les maraudeurs.

Pour finir, les doigts en sang, je redescendis l'échelle et m'effondrai, l'âme hébétée et le corps engourdi. Les maraudeurs étaient partis. S'ils avaient été dans la maison, ils m'auraient entendue et auraient ouvert la trappe.

Je lâchai le couteau avant de me relever. Contre le mur, sur une table grossière, des outils attendaient d'être aiguisés. Parmi eux, une scie.

Je tâtonnai dans l'obscurité. Mes mains avaient payé le prix de mon acharnement contre la trappe. Je finis par trouver la scie et entrepris de me frayer un passage. Couper les traverses avec une lame émoussée brandie au-dessus de ma tête me prit du temps. Ensuite, je tirai sur les planches, qui, l'une après l'autre, tombèrent dans le cellier.

Débarrassée de la trappe, je pus me glisser entre les étagères entassées et regagner la lumière. Le sol était jonché de vaisselle brisée, d'éclats de bois et des lambeaux du couvre-pieds d'Ani.

Dans la grange, quelques poulets, effarouchés par le vacarme des maraudeurs, s'enfuirent à mon arrivée. Marguerite, la vache, gisait dans la paille. Morte. Ils en avaient découpé et emporté un quartier, laissant le reste aux asticots. J'évitai de regarder la pellicule vitreuse qui recouvrait ses yeux d'un brun chaud.

Louralou, notre poney de selle, avait disparu de sa stalle, avec tous les harnais de cuir de la sellerie. Ils avaient aussi emporté le porcelet. Mais laissé les sacs de grain.

Par habitude, je mesurai une dose de maïs et le lançai aux poulets. Quelqu'un avait jeté un tapis de selle au milieu du passage. Je restai un moment à le regarder.

Il faudrait que je leur couvre le visage. Les corbeaux vont venir. L'idée que les yeux de Daryn soient mangés par les corbeaux me retourna l'estomac, et je vomis dans la paille.

Je me rinçai la bouche avec l'eau du seau pendu dans la stalle de Louralou puis ramassai le tapis, le battis contre un mur et m'en allai recouvrir le visage de mon mari.

Le vent tiède charriait le doux parfum des fleurs printanières. Seule la terre du chemin, retournée, montrait que cet après-midi n'était pas comme tous les autres.

Je savais que je n'avais pas les idées claires. J'aurais dû avoir peur de croiser les maraudeurs. Mais c'était une pensée vague, et je l'ignorai.

Malgré tout, en entendant des voix d'homme et les craquements d'une charrette, je m'arrêtai et trouvai une cachette sous les branches d'un vieil épicéa. Je m'y enfonçai profondément, indifférente aux aiguilles qui me mordaient la peau à travers ma robe de laine. Un instant j'eus l'étrange impression d'être deux : une ici, dans le présent, vêtue de ma robe préférée, et l'autre...

... affublée d'une tunique sale et d'une culotte d'homme, la main crispée sur une arbalète.

Je m'essuyai les yeux avec le grossier tapis de selle et me mordis les lèvres pour que la douleur dissipe la vision.

Les gémissements de la charrette se rapprochaient. Je reconnus la voix de ténor de Talon, le forgeron, qui criait pour couvrir les bruits du véhicule. C'étaient des gens du village.

Je quittai l'abri de l'épicéa. C'était bien plus facile d'en sortir que d'y entrer en se frayant un passage entre les branches hérissées d'aiguilles. La poussière du cellier et la farine du pot habituellement rangé sur l'étagère près de la cheminée avaient taché ma robe, dont l'ourlet était imbibé du sang de notre vache. Des brindilles coincées dans mes cheveux me frôlaient les joues.

Quand je pus les apercevoir au sommet de la colline, je sus qu'ils étaient déjà allés au champ. Je le sus parce que la charrette transportait une forme sous une couverture.

Je m'arrêtai net. Je refusais de m'approcher.

Albrin, le plus proche voisin de mes parents, montait sa jument favorite. La charrette était la sienne, et tirée par ses bœufs. À côté de lui se trouvait son fils, Kitt, qui avait servi dans la garde personnelle du baron Morech jusqu'à ce qu'il perde son bras gauche. Kitt était jadis le meilleur ami de mon frère.

Trois des quatre autres hommes vivaient eux aussi aux alentours. Talon seul habitait le village. Il s'était sans doute trouvé chez Albrin pour faire ferrer ses chevaux. À part Kitt, qui avait toujours son épée de soldat, ils étaient armés de faux et de coutelas. Un bâton brisé était posé sur la couverture qui dissimulait le contenu de la charrette.

Ils ralentirent en m'apercevant. Je ne pouvais deviner leurs pensées car mon regard refusait de s'attarder sur leurs visages et revenait sans cesse sur le fardeau qu'ils transportaient. J'avais la gorge sèche.

« Ils sont aussi passés ailleurs, dis-je d'une voix rauque. Les maraudeurs.

— Petite... dit Talon, qui n'était pourtant pas plus âgé que moi. Aren. » Son air triste le faisait ressembler au corniaud qui vivait sous le porche d'Albrin. « Ton père... »

Un coup d'œil à la charrette, et je vis qu'un liquide sombre gouttait à l'arrière; je me retournai en hâte vers Talon. « Mort. D'après les empreintes devant chez moi, l'un d'eux monte le hongre de mon mari. Ses fers sont tout neufs. »

Je ne me souvenais pas avoir examiné le sol en quittant la maison. Mais j'avais remarqué les empreintes. Pendant notre enfance, Quilliar et Kitt m'avaient appris à pister. Je coulai un regard à Kitt mais, comme d'habitude depuis son retour à l'automne précédent, son expression était parfaitement indéchiffrable.

Talon parut perturbé par mon coq-à-l'âne. Il répondit doucement : « Je pense que Caulem était parti chercher de l'aide, mais ils avaient placé quelqu'un sur le chemin de chez ton père. Son cheval est arrivé dans la cour d'Albrin, couvert de sang du poitrail à la croupe. Kitt a sonné l'alarme, et on est tous sortis. On a laissé des hommes chez ta mère, et nous on a suivi la piste du cheval. »

Je me léchai les lèvres, tendue. J'aurais beaucoup donné pour que mes idées ne s'enchaînent pas si bien. Ce cheval, Père venait de l'acheter à Albrin, et la piste qu'il avait empruntée passait devant la maison de mes parents avant d'aboutir chez Albrin. Mes parents eux aussi avaient une cloche d'alarme dans leur cour. Maman aurait dû sonner à toute volée avant que le cheval n'ait atteint l'écurie de son premier propriétaire – si elle avait été vivante.

Si les maraudeurs n'avaient pas pris les sacs de grain dans notre grange, c'était qu'ils en avaient déjà assez volé chez mes parents.

« Maman ? » demandai-je dans un murmure, comme si mon calme allait changer la réponse que je connaissais déjà.

Talon, du regard, quêtâ un soutien auprès de ses compagnons, mais nul ne prit la parole. « Ils sont d'abord passés chez la veuve Mavrenen », dit-il sur le même ton que moi, celui qu'il employait pour calmer les poulains trop nerveux. « Ils l'ont tuée, ainsi que son vieux cabot. Ils ont emporté tout ce qui n'était pas cloué au sol. Ensuite ils sont allés chez tes parents. Il y avait madame Ani et ta maman. On pense, d'après ce qu'on a vu, qu'elles leur ont donné du fil à retordre. » Il déglutit, mal à l'aise. « Poul était avec nous. On l'a laissé, avec son père, pour s'occuper de tout, mais, vu la direction dans laquelle les maraudeurs étaient partis, on avait peur qu'ils décident de s'arrêter chez toi avant de décamper. »

Je hochai la tête, suffoquée. Maman, Ani et son enfant à naître étaient morts eux aussi.

« Nous sommes les derniers sur la route », dis-je alors qu'ils le savaient très bien. J'avais la voix incertaine mais ne cherchais pas à mieux articuler. « La maison de la colline est vide depuis que le vieux Lovik est mort d'une fièvre pulmonaire d'hiver dernier. Chez nous, ils n'ont pas pris grand-chose. Le poney, c'est tout. Et le miroir d'argent de Mémé. » Je ne l'avais pas cherché, mais il avait certainement disparu.

« Comment as-tu réussi à leur échapper ? » demanda Kitt d'un ton soupçonneux.

La dureté de sa voix attira mon attention. J'avais grandi avec lui, nous allions à la pêche ensemble, j'avais dansé – et flirté – avec lui avant qu'il ne soit mobilisé. Quand il nous était revenu, il était hanté par une perte qui n'était pas seulement d'un bras...

« Il est temps que tu rentres chez toi, on ne se bat pas avec un seul bras. C'est vraiment dommage, tu serais devenu un excellent soldat... »

J'avalai ma salive en repoussant de toutes mes forces la voix du baron Morech. Je savais que tous avaient les yeux fixés sur moi. Je n'avais jamais eu de vision pareille auparavant. C'était comme s'il me suffisait de penser à quelque chose pour que la *vue* se déclenche.

« C'est idiot », dis-je finalement. En d'autres circonstances, sa méfiance m'aurait blessée et énervée. « Je descendais l'échelle du cellier pour chercher du jambon pour... pour le déjeuner de Daryn, et je les ai entendus arriver. Je me suis cachée dedans, avec une carquette pour dissimuler la trappe. J'ai attendu qu'il n'y ait plus de bruit pour ressortir. »

Je les contournai pour m'approcher de la charrette. Je crois qu'Albrin m'a posé une question, mais j'étais incapable de me concentrer. J'ai soulevé la couverture – elle ne venait pas de chez maman, qui ne choisissait jamais des motifs floraux.

J'ai contemplé les corps étendus dans la charrette. La mort avait laissé sa marque sur eux; ils ne ressemblaient plus aux gens que j'avais aimés. On leur avait fermé les yeux, mais j'ai tout de même déposé le tapis de selle sur la tête de Daryn. J'ai dû grimper sur la roue pour me rapprocher suffisamment. Ensuite, j'ai remis en place la couverture à fleurs.

« Je pense que les anciens du village doivent entendre ce que j'ai à dire, déclarai-je en m'écartant.

— Au sujet des maraudeurs ? demanda Kitt. Mais tu ne les as même pas vus !

— Hein ? » Je me tournai vers lui. Si j'avais parlé à Daryn de ma vision, il serait peut-être encore en vie. J'avais promis de lui révéler que j'avais la *vue* si un malheur survenait. Je ne pouvais plus me racheter ainsi, sauf par procuration, avec les anciens à la place de Daryn.

J'avais même une bonne raison pour le faire et accepter mon châtement. La magie était de nouveau libre dans les montagnes. J'en sentais le pouls battre sous mes pieds. Je ne

savais ni comment ni pourquoi c'était arrivé au juste. Mais les histoires de Mémé finissaient toujours par...

La vieille dame souriait aux enfants agglutinés autour d'elle sur des nattes.

« Mais un jour, dit-elle, un jour la magie reviendra. Et avec elle reviendront la Bête blanche, les fées et les géants. Les gremlins, les trolls et tout ce qui est surnaturel.

— Mais, mémé, demanda le gamin, ils vont être en colère, non ? »

Si Quilliar avait vu juste, il fallait prévenir Basseau.

Je me hâtai de répondre dans l'espoir que personne n'avait remarqué mon moment d'absence. « Le chemin le plus rapide pour rentrer au village, c'est de repasser par chez nous... par chez moi, puis de longer le ru de l'Âme jusqu'à la rivière.

— Mais que veux-tu dire aux anciens ? s'entêta Kitt.

— J'ai la *vue*. »

Voilà, c'était dit, et ça ne pourrait jamais être effacé. Je n'aurais pas pu trouver moyen plus radical pour créer un gouffre entre moi et les villageois, pas même me trancher la gorge. Je n'arrivais pas à m'en soucier. J'avouerais tout aux anciens et paierais le prix qu'ils exigeraient.

L'hébétude qui m'avait protégée depuis que j'étais sortie du cellier se dissipait, remplacée par une douleur si grande que j'en aurais hurlé. Je n'avais plus de famille. Plus de mari pour me blottir dans sa tiédeur lorsque je m'éveillais par un frais matin de printemps. Plus jamais.

J'avais hurlé tout mon souï dans le cellier. Je me retournai. Devant moi s'étirait le chemin qui menait... Non, je n'avais plus l'impression que c'était chez moi. Ça ne l'avait été que – je regardai discrètement le soleil – un peu plus d'une journée. L'hébétude revint, comme une couverture moelleuse qui me protégeait du froid.

« Qu'est-ce qu'elle raconte ? » demanda un homme que je connaissais à peine. Il me semblait qu'il s'appelait Ruprick.

« Elle est en état de choc, coupa Albrin. Elle ne sait pas ce qu'elle dit. »

Le hongre isabelle de Kitt vint me bloquer le passage. Kitt rengaina son épée et me tendit la main. Son visage était de marbre, mais quand je m'accrochai à lui il me hissa en croupe, comme à l'époque lointaine où j'étais Chipie, l'agacante petite sœur de son meilleur ami.

Son cheval, Torche, piaffa, ce qui me fit basculer en avant et me donna une excuse pour appuyer mon front contre le dos de Kitt. Si je pleurais, je pouvais compter sur lui pour ne le dire à personne. Il était devenu méfiant et se comportait comme si nous étions des étrangers, mais il n'en était pas un pour moi. Je savais qu'il était capable de garder un secret.

Les bœufs nous ralentissaient, et Kitt prenait parfois un peu d'avance. Par moments, il quitta même le chemin. Je compris qu'il cherchait des traces laissées par les maraudeurs, même si leur piste s'était enfoncée plein ouest juste après la petite ferme, pour éviter le village. Depuis, je n'avais repéré aucun signe d'eux. Et puisque Kitt gardait le silence, j'en conclus que lui non plus.

Même entourée d'une carapace de chagrin, je sentais la magie sauvage qui s'accumulait depuis la rupture des entraves. La puissance dégagée me faisait transpirer comme si nous étions au plus fort de l'été et non au printemps. L'air en était lourd. J'avais l'impression de respirer sous l'eau, mais les autres n'avaient pas l'air de remarquer quoi que ce soit. Les animaux en revanche le savaient. Même les bœufs placides commençaient à s'agiter. Les chevaux piaffaient comme des poulains non débouffés.

Torche se figea soudain, crispé. Il rabattit sa queue entre ses jambes tandis que ses hanches s'affaissaient sous moi. Les

bœufs mugirent et s'arrêtèrent eux aussi avant de s'allonger malgré le joug qui leur rendait cette position inconfortable.

« Les maraudeurs ? demanda Albrin.

— Je ne sais pas, Père, répondit Kitt. Je ne pense pas que ça perturberait Torche, après les campagnes auxquelles il a... »

Sous nos pieds la terre se mit à onduler violemment. Le hongre de Kitt gémissait de peur ; son poil isabelle, imbibé de transpiration, virait au brun. Rapidement, les cris des animaux furent couverts par le rugissement de la terre en furie. Le vacarme était indescriptible. Un arbre immense s'effondra à deux pas de nous, mais je ne l'entendis même pas tomber.

Les tremblements se calmèrent. La magie qui m'avait consumée perdit en intensité, et je pus de nouveau respirer. Un bruit sourd me fit regarder au sud, vers les pics qui entouraient notre vallée. La Dent d'argent s'affaissa, presque au ralenti, dans un bruit plus doux que celui du séisme, plus lointain – jusqu'à ce que la montagne vienne s'écraser dans le défilé avec un grondement de tonnerre, bloquant la route Royale. La terre frémit de nouveau.

La seconde secousse fut moins violente mais parut durer davantage. La jument d'Albrin, tombée sur le flanc, réussit à se relever. Quand la réplique prit fin, je ne sentais plus qu'un vague effluve de magie.

La Dent d'argent avait été un des plus hauts sommets de notre vallée, dominé seulement par le mont du Hob. À présent on aurait dit que quelqu'un l'avait fait basculer contre la Citadelle, qui elle-même s'était inclinée. Nous regardions la poussière s'élever sur le site du cataclysme et, peu à peu, dissimuler à tous les regards ce nouveau paysage.

« C'est une journée de mauvais présages », déclara Talon, qui calmait les bœufs d'une main plus assurée que sa voix.

Je ne voyais pas le visage de Kitt ; Albrin, en tout cas, donnait l'impression d'avoir assisté à la fin du monde. Les bœufs se remirent debout, faisant tanguer la charrette : la couverture glissa. Je plongeai mon regard dans les yeux morts de Caulem. Mon univers à moi avait été détruit avant le séisme.

Le forgeron chuchota aux bœufs des paroles apaisantes jusqu'à ce qu'ils pèsent sur le joug de tout leur poids. Lorsque la charrette passa devant nous, Torche fit un pas de côté pour s'en rapprocher. Kitt se pencha, les rênes entre les dents, et remit la couverture en place.

Il fallait continuer par le chemin le long du ru de l'Âme et franchir le gué juste avant la rivière, puis la longer un moment. Pendant les premières minutes, des bosquets de saules nous masquaient le plus grand des deux cours d'eau. Mais une fois à la lisière de la forêt, ce ne furent pas les animaux qui décidèrent d'une halte.

« Par tous les dieux », souffla Albrin, oubliant que depuis quelques générations notre religion était celle du Dieu unique.

À l'emplacement de la rivière, il n'y avait plus qu'un lit profondément creusé dans le roc. Le ru de l'Âme se déversait sur des pierres à nu et coulait au hasard. Des poissons tressautaient faiblement dans une mince couche de boue. Leurs branchies palpitaient vainement à l'air libre.

« Elle reviendra », dis-je sans réfléchir. Un instant, la *vue* fut plus réelle que le cheval qui s'agitait sous moi. « Demain soir, le lit de la rivière sera rempli de boue, et dès la semaine prochaine l'eau coulera comme avant. »

Albrin me jeta un regard intrigué et presque froid. « Et comment le sais-tu, Aren ? »

Je m'agrippai au dos de la chemise de Kitt en secouant la tête. « Il faut que je parle aux anciens, murmurai-je. S'il vous plaît, dépêchons-nous. »

Avant que nous n'ayons atteint le petit pont sur la Ravinée, le ciel avait pris une teinte sombre et menaçante. De gros nuages dérivait vers le nord, alors que d'ordinaire ils allaient d'ouest en est. Une poudre fine tombait en flocons de neige sèche.

« Des cendres, dis-je.

— Un incendie ? demanda Albrin, qui chevauchait à côté de nous depuis que nous avons découvert la rivière à sec.

— Non, répondis-je avec un frisson. Des cadavres. »

Albrin nous laissa prendre de l'avance. La distance entre le cheval de Kitt et le reste du groupe se creusa nettement. Je les comprenais : moi aussi, si j'avais pu me tenir à l'écart de moi-même, je n'aurais pas hésité.

Une fois à Basseau, je vis que les femmes et les enfants du village s'étaient massés en petits groupes sur la berge. Ce n'était pas étonnant. Mais, à ce moment-là, la rivière était à sec depuis assez longtemps pour que le contenu de la charrette leur fournisse un nouveau centre d'intérêt.

Albrin les mit au courant du passage des maraudeurs ; des murmures compatissants s'élevèrent autour de moi. On me fit mettre pied à terre, mais je refusai de lâcher l'étrier de Kitt.

« Les anciens », dis-je seulement.

Albrin, qui venait de descendre de cheval, hocha la tête d'un air abattu. « Suis les autres. Il va falloir un moment pour réunir tout le monde. On ne peut pas interrompre les semailles. »

Je laissai donc Melly m'entraîner dans le sanctuaire tiède qu'était la cuisine de l'auberge. Melly était la femme de l'aubergiste – du moins c'était ainsi que nous l'appelions tous, alors que son mari ne se mêlait guère des affaires. Il passait

ses journées à soigner ses navets, ses carottes et des porcs aristocratiques au pedigree plus long que celui du baron Morech.

L'auberge disposait de trois chambres destinées aux rares voyageurs et de plusieurs salles pour boire et manger. Celles-ci servaient bien plus souvent. Le troc était populaire parmi les villageois, même si le baron Morech et ses hommes payaient en pièces sonnantes et trébuchantes. Mon père disait que Melly gagnait à peine de quoi payer ses factures, mais tenir l'auberge la rendait heureuse.

Aussi généreuse qu'à l'ordinaire, elle m'installa devant un saladier plein des navets de son mari.

« Tiens, petite, épluche-moi ça si ça te tente. Ou bien n'y touche pas. Mais ta grand-mère disait toujours que s'occuper les mains consolait de bien des choses. » Ensuite elle mit tout le monde dehors, sortit elle aussi et ferma la porte derrière elle.

J'attrapai le premier navet et m'appliquai à l'éplucher tout entier d'un long coup de couteau. Avec les pommes c'était facile, mais pour les navets il fallait une spécialiste. Le couteau de Melly, bien aiguisé, glissait sans mal contre le légume. Comme cela réclamait toute mon attention et aucune pensée construite, je cessai de ruminer ce qui s'était passé – et ce qui, je le craignais, allait bientôt se passer.